

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 10

Artikel: Onna pararda pè Lozena
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211150>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

toute sa belle humeur et paraissait un tantinet fourbu.

— Je te dirai ce qui m'arrive, nous dit-il en nous prenant par le bras, mais pas avant d'avoir avalé un antidote contre l'insidieux gravier qui m'empêtrait la gorge, les narines et les yeux. Nous trouverons ce contre-poison, rue d'Étraz, chez un vendeur de tisane d'octobre, où nous serons en bonne compagnie, car il ne s'y réunit que de vrais Vaudois et quelques autres braves gens qui aspirent à le devenir.

Ayant avalé deux pleins verres du remède contre les microbes de toute espèce que recèle la poussière, notre ami fit apporter un nouveau flacon — il y a des tisanes qui « redemandent » — alluma sa pipe de racine de bruyère et commença ainsi :

— Je m'étais promis de ne pas me mêler à la foule accourue pour voir nos soldats et leur général. Tu comprends, quand on ne mesure que quatre pieds trois pouces, on se tient à l'écart des cohues. Comment il se fit que je me trouvai tout de même dans la pire des mêlées, c'est ce que je me demande encore. Le public ne garnissait pas encore tout à fait la place Saint-François; il y avait des vides par lesquels je me faufilai sans peine, et déjà je voyais le moment où j'aurais le champ libre, lorsque, tout à coup, je me vois pris comme dans une souricière : bouchés tous les trous : à gauche, à droite, en avant, en arrière, serrés les uns contre les autres, les curieux formaient maintenant une masse compacte, que des ruées faisaient onduler comme notre Léman qu'auraient agité tour à tour la bise, la vaudaire, le vent de Genève et le joran. Pas moyen de me tirer de là : j'étais devenu le jouet des flots. Force me fut d'être philosophe comme mes voisins et voisines et d'user mes semelles comme eux à damer le pavé aussi bien qu'auraient pu le faire les excellents paveurs de M. Félix Maurer. C'est un passe-temps que je ne saurais recommander aux malheureux qui souffrent de cors aux pieds. Pour un spectateur qui ne voit rien, il y avait heureusement d'autres distractions. D'abord les grognements de ceux qu'on bouscule. Tu ne saurais croire le malin plaisir qu'on prend, quand on est soi-même comprimé et poussé de tous côtés, à voir de gros gaillards geindre comme des femmelettes. C'était l'exception, toutefois. Bon enfant, le public prenait en général son mal en patience, et je me divertissais, au chassé-croisé des rires, des lazzi et des conversations hachées par les remous de cette marée humaine.

— Ne poussez donc pas ainsi! criait une dame.

— On ne veut rien voir! disait une petite voix.

— On est pourtant venu deux heures à l'avance.

— Je m'étonne s'il est en or massif, comme on dit, le pompon du général?

— Mademoiselle, vous perdez le ruban de votre tresse.

— J'ai mis du papier dans mes bottines pour n'avoir pas froid.

— Dis donc, Auguste, on aurait une bouteille de Dézaley, qu'on crèverait tout de même de soif : on ne pourrait pas la déboucher!

— La Rosine n'a pas été curieuse de voir défilé son mari. « A quoi bon! qu'elle a fait, je le connais : c'est vendredi, il ne se sera pas rasé. »

— On dit qu'il y aura des mitrailleuses.

— Mon Dieu! j'ai perdu mon petit sac.

— Les voilà!

— Maman, je ne vois rien.

— Assis!

— Chapeau!

— C'est la marche de « Sambre et Meuse ».

— Je donnerais bien 1 fr. 50 pour voir au moins la pointe des bayonnettes.

— As-tu poussé le verrou de l'arrière-boutique, avant de sortir?

— Un aéroplane!

— Malhonnête!

— Faites excuse, madame.

— Pour une belle journée, c'est une belle journée!

— Attention! voilà les guides.

— Est-ce que vous voyez quelque chose?

— Monsieur, vous me marchez sur les pieds.

— Qu'est-ce que vous entendez au juste par le pas de parade?

— La guerre est tout de même une chose bien affreuse.

— On se retrouvera au buffet de la gare.

— Je me suis laissé dire que tout le Conseil fédéral était par ici.

— Moi, je préfère les puits d'amour.

— Les Allemands pourraient bien n'en mener pas large, d'ici peu.

— Est-ce que ce défilé va durer jusqu'à la nuit?

— Il n'y a pas à dire, les Vaudois ont ça dans le sang.

— C'est la brigade à Grobet!

— Vive la une de la une!

— Les pigeons de Saint-François ont bien de la chance : ils voient tout sans être cougnés.

— Je suis là à me demander d'où tout ce monde peut bien sortir.

— Monsieur, devant le drapeau on se découvre.

— Moi, j'ai l'estomac dans les talons.

— Combien payez-vous le sucre, à Morges?

— C'est les cuisines roulantes.

— Une autre fois, je me payerai une fenêtre.

— Pourvu que cette écerclée de Julie n'ait pas oublié de fermer le gaz!

Et patata, et patata. Cela dura ainsi une heure d'horloge, et quand la foule se fut dispersée, j'appris que j'avais assisté au défilé et que j'avais été superbe. Tu as devant toi une victime de la guerre, mon cher ami, une victime assoiffée de paix, de calme, de solitude... et d'autre chose encore... Mademoiselle, un demi du même, s'il vous plaît!

V. F.

Le carnage au plantage. — Il y a une trentaine d'années, le préfet de V. fut appelé en ces termes, devant la porte de son bureau, par un de ses administrés :

« Môsieu le pôfret, hors du bureau! Deux mots à vous dire : carnage dans mon plantage, 36 clous au talon sur une tête de chou, marques de char à échelle, demande permission à môsieu le pôfret de porter une arme à feu avec un falot au bout pour tirer sur les voleurs. »

De drôles de calculs. — Un particulier de la rue du Rôtillon, à une de ses voisines :

— Et votre mari, comment va-t-il?

— Hélas! mon Dieu, y souffre toujours de ses calculs jubilaires.

LES BONS PRINCIPES

A M. Julien Blanchard.

Après ceci, prétendrez-vous, beau sire,
Que chez nous le républicain,
Assis ou non sur maroquin,
Ne sache, et du plus près, ce que parler veut dire,
Et ne s'entende en toute occasion
A faire par les gens honorer son beau nom?

Sur la place de Montbenon,
— Je me trompe; c'était *sous Bourg*, la promenade,
Après avoir bien gaîment bu rasade,
En forts et libres compagnons,
L'honneur et le plaisir de nos heureux Cantons,
Des jeunes gens venus de nombreuses contrées
Où, quand l'hiver amène ses rrigueurs,
L'art bien-aimé du chant occupe les soirées,

Et verse en tous ces braves coeurs
Les belles notes inspirées;
D'allègres jeunes gens, disais-je, s'apprêtaient,
Après le *Lied* de bienvenue,
Que des groupes pressés avec joie écoutaient,
A visiter la cité peu connue
De la plupart d'entre eux. Or, voyant près de lui
Un honnête auditeur, qui, les mains dans ses
[poches,
D'un air tout ébahi regardait les plus proches
Un des chanteurs lui dit : « Je désire aujourd'hui
» Voir des amis logés en cette ville
» Et ce serait à vous manière fort civile
» De m'indiquer la rue où je sais leur réduit.
» Voudriez-vous, *Monsieur...* » Mais à ce mot
[funeste,
Et d'un air courroucé boutonnant haut sa veste,
L'interpellé répond (ce qui nous montre bien
Son indignation extrême) :
« *Mossieu! Apprenez voi qu'on est citotti-en;*
» Ainsi cherchez tout seul votre chemin;
» Et je vous dis : *Mossieu vous-même!* »
(*Nos Joyeusetés.*) J. MULHAUSER.

Petite fable.

Chez certain charcutier, un beau jour deux filous,
Sur des pieds de cochon tentèrent de s'abattre.

Moralité.

Laissez leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Enfantine. — Deux tout jeunes enfants, le frère et la sœur, jouent au jardin.

— Lequel aimerais-tu le mieux être, demande la sœur à son frère, une petite fleur ou un petit oiseau?

Le garçonnet, après un moment de réflexion :
— Un petit oiseau... parce que ça mange.

ONNA PARARDA PÈ LOZENA

Cliau que sant pas vegnià à Lozena deveindro la vèprà et que n'ant pas yu la ipararda dâi militéro, quand bin l'arant vu lo Prieurâ de Pully, la Fabrequa de Paudex, mîmameint lo moulin Bornu, n'ant rein vu. Faillai lé vere, cliau crâno sordâ, que déselavant la garda et quemet l'êtant dru et vedzet. Lè tsevau assebin. Câ lâi avâ assebin dâi tsevau que n'avant min d'hommo dessu et dâi z'hommo que n'avant min de tsevau désô.

Po que meincini, lè vegniâ ti lè gros colonet, que l'avant pardieu bin bouna façon avoué la galéze carlette. N'avant pas pî tant souffrè de la guerra. L'avant lau sabro dêfro. Se lè z'ennemi l'avant èta perquie, melbirâo: quinte d'êfrepenâie l'arant reçu! Et pu dâi dragon, avoué su lau tiépi on espèce d'affère quemet on pinceau qu'on s'embardoufle lo mor po sè rasâ. Laupique piatâvant que faillai biau lè vère. Cein n'êtai pas dâi poussiffo, melebâogro!

Aprî l'êtai lè molâre, lè *cyclistes*, quemet laudiant ora, que fasant djuvî lau manivelle avoué lè pî, mâ q'âllâvant gaillâ plian quemet quacon que va queri la mort âi retso. Leu l'êtant coffeyi on bocon, et bin l'avant dâi tsausse eimpacotâfe, mâ l'êtant guié tot parâi.

Et lè sordâ : lè leu que faillai guegnî po vère oquie. Allâvant dâi pas, rique raque, sein sè trompâ : « Paille, soin », quemet on desâi quand on passâve l'ècoûla : « Chenique, brantevin » (ora, ie diant : *gauche, roite!*) Lo pétâiru l'êtai tserdzi à balle à cein que paraft et l'avant betâ lo coutelet dâi bet. Se on lè z'avâ annessi, quinte d'êfrequelhâ on arâi z'u : no z'arant tré lè bouf de la bordze. Lè que, orâ, sant habituâ à to et cein lau tsaudrâi bin pou que fêre. L'avant dâi galé drapeau et lè dzein bramâvant : « Vive la Suisse! » Vo dio que faillai odre.

Et du cein, lâi a z'u onna pétâie de tsér que menâvant dâi cartouche, dâi palle carraîe po ère dâi terrau, du que lè la moûda de fêre la

guerra quemet lè taupe, dâi fochâo, de la puda, dau pan, de la tomma, de la pedance et tot cein que faut po boustifailli bin adrâi. Lâi ein avâi mîmameint ion que l'êtai marquâ dessu : *Mitrailleuse*. Mon vesin m'a espilliquâ que elliau mitrailleuse l'è dâi z'uti avoué dâi manivale quemeton moulin à café ; ti lè coup qu'on vire la segneula, lâi fâ éclîettâ on tsiron de balle et que cein vo sèie onna compagni quemet dau berbouts et quand l'è qu'on lâi va à la coutalâie. Paraît que l'è dau terriblio.

Onn' hâora doureint qu'on a guegnî clia parâra et que la musiqua l'a djuvi, qu'on sè sârâi cru à l'abbayi. Lau manquâve rein que la timbala.

Quand tot l'a ètai fini, su z'u bâire trâi verro vè Ferdinand — bin bon que l'êtai — po cein qu'on m'avâi de qu'on lâi verra pâo-tître lo gènerat, ma paraît, à cein que lè papâ racontant, que l'êtai z'u vè Monsu Gibon que l'a sa carârâ dè coute lo moti de St-François. L'a ètai destra conteint de vêre lè sordâ de tsi no et l'a de aprî lo petit goutâ : « Se Napoléon l'avâi z'u dâi sordâ dinse, rondzâi se n'arâi pas pu preindre tola la terre, que la Suisse ! »

MARC A LOUIS.

Pommes de terre.

Les pommes de terre, souvent, Gélen en mars comme en novembre, Pour les garer du froid, du vent, Mettez-les en robe de chambre.

Un aveu malheureux. — En convalescence d'une grave maladie, un client remercie son médecin.

— Je reviens de loin, n'est-ce pas, docteur ? Et si je me suis tiré de là, c'est grâce à vos bons soins ?

— Mais non, mais non, pas du tout, c'est surtout grâce à votre robuste constitution.

— Ah ! ce n'est pas grâce à vous ? Alors, veuillez vous en souvenir lorsque vous me ferez la note de vos honoraires.

L'occupation des frontières suisses 1914-15. — (Album illustré de 200 photographies. Textes originaux. Bassin-Clottu, éditeur, Neuchâtel. — Prix : fr. 3,50.)

L'occupation des frontières, à laquelle nous assistons ne manquera pas d'intéresser, pendant quelques dizaines d'années, nos fils et nos petits enfants. Il est donc naturel que des albums richement illustrés en commémorent le souvenir. Le plus coûteux, le plus varié est celui que nous présentons aujourd'hui au public. Deux cents photographies, dont plusieurs très belles, fixent les épisodes les plus significatifs et les plus pittoresques de la mobilisation et de la garde aux frontières, depuis les jours tragiques d'août 1914. Avec sa documentation, ses textes captivants et son prix des plus modérés, cet album est éminemment populaire. L'édition à l'usage de la Suisse allemande a obtenu un succès rapide et complet. L'édition française rencontrera certainement un accueil aussi empressé. Nous la recommandons vivement à nos lecteurs.

Au feu !... — Un feu se déclare chez Mme X... Effrayée, elle appelle au secours :

— Au feu !... au feu !...

— Comment ! s'écrie-t-elle, avec indignation, j'ai une femme de chambre, une cuisinière et une bonne d'enfants, et il n'y a pas un seul pompier ici ?

Pauvre femme ! — Entendu dans le vestibule d'une administration publique :

Trois dames discutent vivement sur le peu de bonne volonté que mettait un consul à secourir une de ses compatriotes dans le besoin et l'une d'elle de s'écrier :

— C'est dégoûtant ! quand on pense que cette pauvre femme n'a qu'un petit enfant pour toute ressource !

JAMAIS ILS N'AURAIENT PU SUIVRE !

L'AUTRE mercredi, Grognuz et Favey, qui avaient amené des pommes de terre au marché de Lausanne, décident de profiter de l'occasion pour assister à une séance du Grand Conseil. Appelé au Tribunal cantonal pour affaires, l'Assesseur ne tarde pas à rejoindre ses deux amis à la tribune réservée au public.

L'ASSESSSEUR (doctoral). — Nous voici donc en présence du pouvoir législatif. C'est le plus puissant de tous, attendu que quand il parle les deux autres n'ont plus qu'à se taire...

FAVEY. — Ah ! y en a deux autres ?

L'ASSESSSEUR. — Sans doute ! Il y a le pouvoir judiciaire, dont j'ai l'honneur de faire partie, et pis le pouvoir exécutif, autrement dit le Conseil d'Etat, que vous voyez là, au fond de la salle, près de la fenêtre, assis autour de cette table.

GROGNUZ. — Il a enco assez bonne façon, le pouvoi exécutif ! Mais ces gaillards installés su l'estrade, là-bas, dans le coin, et qui gribouillent tout le temps. Tiel pouvoi est-ce que c'est, celui-là ?

LE GENDARME DE PLANTON. — Dites donc, vous autres, tâchez voi de pas causer si fort !

GROGNUZ (jetant un regard de travers au représentant de la loi). — De quoi je me mêle ! Pas causer si fort ! Avec ça qui se gêne, le pouvoi législatif ! Ecoutez-voi ces tapettes ! Qu'on n'est pas seulement fichu d'entendre un mot du discou de l'orateur !

FAVEY. — C'est bon, c'est bon, Grognuz ! Tu vas encore nous amener des histoires, ça ne veut pas bêder ! Ah ! tu es bien toujou le même !

L'ASSESSSEUR. — Favey a raison, père Grognuz. Tenez-vous tranquille ! On peut bien causer, mais doucement, que diantre !

GROGNUZ. — Si vous croyez ! Alo, pou en reveni à ces gaillards...

L'ASSESSSEUR. — Eh bien ! Ce sont les sténographes du Grand Conseil.

FAVEY. — Comment dites-vous ça ?

L'ASSESSSEUR. — Les sténographes, pardî ! Y z'écrivent tout ce qui se dit, sans sauter un mot.

GROGNUZ. — Pas possible !

L'ASSESSSEUR. — Parfaitement ! Et même qu'y en a un qui est là tout exprès pour sténographier les murmures, les z'hilarités générales, les mouvements confus et les bruits divers, tout le commerce, quoi !

GROGNUZ. — Quand même tout de même ! Ya pas, y faut qui z'écrivent rudement vite !

L'ASSESSSEUR. — C'est l'habitude, vous comprenez ! Le Code de procédure, par exemple, quand on le voit pou la première fois, y semble que jamais on n'arrivera à s'y retrouver. Eh bien ! au bout de vingt-cinq à trente ans de pratique, on connaît ça su le bout du doigt. Et je vous en parle par expérience puisque je suis dans la magistrature...

GROGNUZ. — Alo vous dites qui peuvent écrire toutes les paroles qu'on prononce ?

L'ASSESSSEUR. — Bien sûr !

GROGNUZ. — Oui, mais quand ça va vite, vite, tenez, comme celui-là qui cause à présent ?

L'ASSESSSEUR. — Sans doute ! Ils sténographient tout ça, sans oublier seulement une virgule ou un accent circonflexe.

GROGNUZ (incrédul). — Admettons ! N'empêche que j'aurais bien voulu les voi à l'œuvre l'autre soir, à mon retou de la foire de Cossigny, ces sténographes. Y a la mère Grognuz qui m'en a dévidé telle-sunes. Tonnerre ! On aurait dit qu'elle était remontée à fond. J'ai pourtant des oreilles assez larges ! Eh bien, je pouvais pas entendre à mesure ! Pauvres sténographes ! Aussi sûr qu'on va aller prendre un verre tous les trois en sortant d'ici, aussi sûr que jamais y z'auraient pu suivre !

M.-E. T.

— Le dernier numéro de la *Patrie suisse* débute par des portraits des nouveaux président et vice-président du Tribunal fédéral, puis de M. Edouard Droz. Nombreuses photographies militaires et d'actualités valaisannes, genevoises, etc.

Mécompte. — Dites la vérité, et avouez que vous êtes un mendiant de profession, disait à un faux pauvre un monsieur, en lui remettant un sou.

— Je me suis toujours considéré comme tel jusqu'à ce jour, répliqua le loqueteux, en regardant avec dédain la pièce de monnaie, mais, en présence de la maigre recette d'aujourd'hui, je vois que je ne suis guère qu'un simple amateur.

Bonne nuit ! — M. X... a comme bonne une jeune paysanne des plus serviables et de bon caractère, mais sans malice aucune.

Son maître ayant des visites, la bonne les conduit, le soir, dans la chambre qu'on leur a préparée.

En les quittant, la bonne fille voulant être aimable :

— Eh bien, voilà ! ... Bonsoir monsieur, bonsoir madame. Bonne nuit et amusez-vous bien !

Leçon de politesse. — Un petit crevé, tenant de la main gauche un paquet et, de la main droite, son cigare allumé, le chapeau sur la tête, parle à une dame dans la rue.

— Vous pourriez ôter votre chapeau, monsieur, fait la dame, vexée.

— Pardon, madame ; mais tenant un paquet d'une main et de l'autre, mon cigare...

— Je vous disais justement cela pour vous fournir l'occasion de le jeter...

Un « savon ». — Les concierges d'une de nos grandes administrations se disputent bruyamment.

— Comment ! dit à son mari, la femme, tu as mis les bottines de monsieur, tu vas te balader toute la nuit, tu l'ennivres, tu parles politique... Ah ! ça, tu te crois donc M. le directeur, ma parole !

A la Maison du Peuple. — Une soirée des plus attrayantes nous sera offerte demain, dimanche, à 8 1/2 heures, à la Maison du Peuple.

Cette soirée, due à l'initiative d'un groupe d'amateurs de notre ville, bénéficiera du concours précieux de Mlle Jeanne Rouilly, l'exquise cantatrice, de Mlle L. W. si gracieuse dans ses poses chorégraphiques, de M. Charles Lassueur, un jeune pianiste des plus « talentueux ».

Pour comble d'attrait, M. Jacques Béranger et un groupe d'excellents amateurs interpréteront une revue d'actualité : *Lausanne-Potins*, où l'esprit ne manquera pas, et qui sera commandée par la vivante fédérale, vêtue du nouvel uniforme. Lundi, tout Lausanne fredonnera les joyeux couplets de cette revue.

Le bénéfice de cette soirée, où il y aura foule, sera partagé entre le Bureau de Secours de Lausanne et l'Œuvre des prisonniers français.

Grand-Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 7 mars, *La Marche Nuptiale*, pièce en 4 actes, de Henry Bataille.

Jeudi 11 mars, *L'Ami des Femmes*, comédie en 5 actes, par Alexandre Dumas.

* * *

Kursaal. — Chaque vendredi, au Kursaal, spectacle nouveau, et l'on pourra dire « Nouveau succès ». Depuis hier, M. Lansac nous donne *Ferdinand le Noceur*, un vaudeville fameux de Gaudillot, qui n'certes pas volé sa réputation de gaité et de drôlerie.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.